

excellent distillateur. Accommodant la vie à sa condition spéciale, il préférait se coucher pendant l'espace qui est le jour pour nous, et c'était la nuit qu'il fabriquait seul, et sans être distrait ni interrompu, des liqueurs qu'il venait ensuite vendre lui-même à Paris. En 1788, il existait, aux environs de Manchester, un homme qui, devenu aveugle dès la plus tendre enfance, s'était rendu néanmoins capable d'exercer les fonctions d'*inspecteur* et d'*ingénieur* des chemins publics. Au moyen de certains procédés particuliers d'arpentage qu'il avait imaginés, il appréciait fort bien tous les accidents du terrain sur lequel il avait à opérer, et traçait ses plans en conséquence. Le comté lui doit plusieurs routes; c'est l'*Encyclopédie britannique* qui rapporte ce fait, article *Blind*. Mais un autre plus curieux est l'histoire de William Kennedy, naïvement contée par lui-même, et conservée dans les anecdotes de Percy: «Je naquis, dit-il, en 1775, et perdis la vue à l'âge de quatre ans. Ne pouvant me livrer à la plupart des amusements de l'enfance, je cherchai une distraction dans la mécanique; toutes mes idées se concentrèrent vers ce but; et bientôt ce fut moi qui fabriquai les jouets des enfants du voisinage. Mais, en grandissant, je sentis la nécessité d'adopter une profession qui me rendît indépendant. J'étudiai la musique.

A treize ans je fus envoyé dans la ville d'Armagh, chef-lieu de mon comté natal, où j'appris le violon. Là, le hasard m'ayant fait loger chez un tapissier, je voulus connaître cette profession; et, de retour dans mon village, un peu plus d'un an après, je m'appliquai à fabriquer diverses espèces de meubles. Cependant, continuant toujours à m'occuper de musique, j'achetai quelques vieilles cornemuses irlandaises, dans la vue de les accorder et de les perfectionner. Après beaucoup de peine, je parvins à en découvrir le mécanisme, et en neuf mois je confectionnai une nouvelle espèce de cornemuse qui réussit parfaitement. Alors j'eus en tête d'étudier aussi l'horlogerie; et ayant découvert un horloger qui désirait apprendre à jouer de la cornemuse, nous fîmes échange de nos connaissances. A dater de cette époque, je tâchai d'approfondir davantage les différents objets auxquels je m'étais appliqué jusque-là; et m'étant marié en 1793, je suis parvenu à soutenir ma famille par mon industrie, tour à tour fabriquant des instruments de musique à vent et à cordes, des pendules ordinaires et musicales, quelques meubles et métiers de manufactures, surtout mes bonnes cornemuses irlandaises, dont trente seulement ont été exécutées depuis huit ans pour la petite ville que j'habite.» N'est-ce pas là un admirable et

touchant tableau? Tapissier, facteur, horloger, et mécanicien! et tout cela avec des doigts qui n'ont pour guide que le sens interne, tout cela sans la plus faible parcelle de cette lumière qui est notre plus puissant secours dans les transformations variées que nous faisons subir à la nature! Assurément, il est peu de nos brillants industriels qui aient autant mérité la médaille d'or que le pauvre William Kennedy, du comté d'Armagh!

Un autre Anglais offre, à présent même, au monde savant, la singularité d'un aveugle participant au goût si général de ses compatriotes pour les voyages, et publiant la relation de ce qu'il a vu en parcourant l'univers. Cet explorateur d'un nouveau genre, qu'on appelle Holman, doit être actuellement en Asie. Les revues anglaises nous ont déjà fait connaître des fragments du journal dans lequel il consigne ses observations. Il dit quelque part, en parlant de lui-même: « L'habitude m'a procuré, par une *sorte de tact indéfinissable*, la faculté d'acquérir une idée aussi exacte des objets que la description la plus minutieuse pourrait me la donner. » Ailleurs, parlant d'une *prima donna* qu'il entendit dans le *Barbier* à Florence, il ajoute: « J'aurais donné, je crois, le monde entier pour voir son joli visage. Toutefois, les intonations de sa voix me

parurent produire dans mon cœur, par pure sympathie, *une représentation parfaitement exacte de sa personne et de ses attitudes.* » Ceci fera mieux comprendre que tout ce que je pourrais ajouter, jusqu'à quel degré d'énergie peut arriver cette organisation de l'aveugle-né, toute déficiente qu'elle est, en un point si principal, et combien elle mérite d'être étudiée sous le point de vue philosophique ou physiologique; c'est presque dire la même chose avec deux mots. Mais cette étude n'est encore faite qu'à demi; et voilà pourquoi aussi l'éducation qu'on donne aux enfants aveugles, dans les instituts fondés pour eux, n'a pas encore en général amené tous les résultats qu'on devrait, ce semble, en obtenir. Il est vrai que l'éducation de tout le monde est encore si peu avancée, qu'on ne peut assurément s'étonner que celle d'une classe d'êtres qui n'est considérée comme pouvant recevoir le bienfait de l'instruction que depuis un demi-siècle, ne le soit pas beaucoup non plus.

Voyez d'abord combien est peu judicieuse cette éducation de l'enfant aveugle sous le rapport physique! Dans sa famille, il est ordinairement l'objet d'une sollicitude où se manifeste d'une manière éclatante cet admirable sentiment maternel qui s'accroît avec l'infortune de l'être auquel il s'attache. On l'entoure des plus tendres

précautions; on redoute pour lui un péril dans chaque pas, dans chaque mouvement; mais cette crainte extrême lui devient nuisible en l'empêchant d'étendre, autant qu'il le pourrait, sa sphère d'action, de se mouvoir librement dans l'espace, de s'habituer à manier toutes sortes d'objets et d'instruments, au risque même de légers accidents dont-on devrait moins s'alarmer, de vivre enfin de la vie de tous. De là cet état habituel d'inaction et d'apathie qui contribue à développer en lui diverses maladies. C'est un être dont le mouvement eût réveillé les aptitudes et les organes engourdis; il a en quelque sorte perdu la faculté locomotrice, et il végète. J'ai fait de nombreuses observations sur cet état réellement normal de l'aveugle-né, sur les conséquences qui en ressortent nécessairement sous le double rapport de son tempérament et de son moral. Ce point si essentiel dans la question, et auquel j'attache le plus haut intérêt, n'avait qu'à peine été entrevu jusqu'ici. Aussi ne s'est-on jamais inquiété dans les instituts d'aveugles, non plus que dans les familles, de cette partie de leur éducation qui aurait pour objet de leur restituer cette vie d'action qui leur manque, de les dresser à la plupart de nos actes mécaniques, de rendre du jeu aux ressorts de leur être, de la dextérité, de la hardiesse, de la promptitude à

leurs mouvements. J'ai proposé dans ce but l'introduction d'une gymnastique spéciale. Je sais ce qu'une telle innovation peut avoir de singulier; on s'étonnera à l'idée de voir faire des évolutions, ou se hisser à un mât des infirmes qui ont souvent besoin d'un guide pour marcher; on en rira peut-être, parce que chez nous on commence toujours par là; mais il est telle contrée d'Allemagne où l'on ne rit pas, et dans laquelle quelque tête grave d'instituteur méditera cette vue nouvelle, l'appliquera par degrés, et en obtiendra d'heureux résultats. L'application s'en étendra, et, de proche en proche, elle nous reviendra, accueillie avec intérêt alors, et bien venue comme ces produits du sol natal qui s'améliorent en voyageant. C'est là, comme on sait, l'histoire de plusieurs découvertes ou améliorations plus importantes que celle-ci.

Le système d'instruction créé par Haüy a un triple objet : les sciences ou les lettres, la musique et les travaux manuels. Un mot seulement sur chacun de ces trois points principaux.

Il faut avoir assisté à l'éducation de quelques aveugles pour savoir jusqu'à quel degré ils sont ordinairement possédés du désir de connaître. Ne pensez pas qu'il faille avec eux chercher chaque jour de nouveaux moyens de captiver l'attention comme avec ces écoliers ordinaires dont l'œil vif

et toujours errant d'objet en objet transmet sans cesse à l'esprit des images nouvelles. Non, vous l'avez tout entière, et plutôt vous faudra-t-il affaiblir une tension cérébrale qui irait jusqu'à compromettre la santé. Aussi n'est-il guère d'objet qui ne soit susceptible d'intéresser ces enfants, pour peu qu'on sache le présenter comme il convient à la nature de leur entendement; et à coup sûr, s'ils se montrent indifférents à une leçon, c'est à la leçon, non pas à eux qu'il faut s'en prendre.

Après tout, il y a pour eux dans l'instruction quelque chose de mieux que la satisfaction du premier de nos instincts. Elle charme ces loisirs dont les impressions de l'œil abrègent pour nous la durée; elle élève leurs idées qu'une position sociale inférieure tend en général à rabaisser; elle communique à leurs manières cette urbanité, ce liant auxquels ils sont peu portés par la nature; enfin elle les dispose aux bonnes mœurs, car c'est une remarque souvent faite que, parmi les aveugles, les plus instruits sont toujours ceux qui se conduisent le mieux. Ici donc se rencontre une nouvelle et puissante confirmation de cette union intime et nécessaire de la morale et des lumières que nient encore avec obstination des hommes bien autrement aveugles que ceux dont je m'occupe.

Cette instruction a pour base et pour moyen fondamental l'emploi *du relief*, par lequel on rend sensibles aux doigts des lettres, des chiffres, des notes, des figures géométriques, des contours géographiques, enfin tous les signes ordinairement tracés pour nos yeux. Par ce procédé, dont l'application pourrait être étendue et perfectionnée, on obtient les livres, méthodes, cartes, etc., nécessaires pour les leçons. Un enseignement oral dont on comprend l'importance parmi des enfants qui savent si bien écouter et dont la mémoire est en général si sûre et si vaste, complète ces moyens d'instruction. Du reste, à Paris actuellement le nombre des maîtres est insuffisant, et les livres d'une date déjà ancienne sont la plupart mal appropriés à la condition spéciale de ceux auxquels ils furent destinés. Pour l'étude de la langue, par exemple, les élèves en sont encore réduits aux éléments de cet honnête Lhomond qui a laissé un nom colossal au pays latin, mais qui reconnaîtrait aujourd'hui un maître dans chacun des membres de la société grammaticale, sans excepter personne, et c'est beaucoup dire assurément. Ce misérable abrégé, on le fait pendant près de trois années apprendre syllabe par syllabe et anonner tristement comme dans les écoles de frères, à ces enfants dont l'intelligence est si précoce quand elle n'est pas ren-

due tout-à-fait nulle par l'état de l'appareil encéphalique, et que la nature a faits pour ainsi dire métaphysiciens dès le berceau. Conçoit-on rien de plus absurde ! Je ne m'étendrai pas ici, au surplus, sur une foule de procédés divers plus ou moins ingénieux, mais dont il est difficile de bien suivre les détails sans les avoir vus en pratique. L'écriture seule, qui est ce que l'instruction des aveugles offre de plus difficile, a donné lieu à plusieurs méthodes ; je passe même sur celle par laquelle j'ai cru obtenir le but désiré, il y a quelques années, pour signaler en quelques mots, comme une curiosité sténographique digne d'attention, un *système d'écriture en points* qui me paraît être d'un grand intérêt pour les aveugles, et dont les clairvoyants pourraient se servir avec avantage dans une foule de circonstances. Il consiste dans un arrangement très-simple et très-heureux de *trois points*, au moyen desquels l'auteur représente tous les sons articulés de la langue, c'est-à-dire tous les mots tels qu'ils sont transmis à l'oreille par la parole. L'Académie des Sciences avait déjà entendu sur cette méthode, due aux soins persévérants de M. Charles Barbier, plusieurs rapports favorables au bas desquels se trouvait le grand nom de Cuvier, qu'elle était encore repoussée de l'institution. Elle s'y est introduite dans les derniers temps, et elle

offre aux élèves la facilité de pouvoir, au moyen d'un poinçon et d'une règle percée à jour, écrire tout ce qu'ils veulent, et surtout se relire, avantage que n'offre aucune autre méthode. Nul doute que l'application régulière et méthodique de ce système d'écriture ne fût suivie d'importants résultats pour leurs progrès.

La musique absorbe en réalité la plus grande partie du temps des élèves. Ils arrivent ainsi à former un orchestre qui de temps à autre exécute quelques morceaux devant un auditoire rassemblé dans ce seul dessein ; car cet exposé public des procédés spéciaux en usage pour instruire les aveugles, et des curieuses observations que fait naître leur état moral et intellectuel, n'a plus lieu dans l'établissement. Les personnes superficielles qui assistent à ces concerts dont l'exécution est en général assez ferme, se laissent naturellement aller aux émotions que fait naître l'association inattendue d'un talent brillant et d'une aussi déplorable infirmité, et elles ne se demandent pas ce qu'en définitive les aveugles gagnent à être presque exclusivement dirigés vers ce but, le plus facile sans doute à obtenir ; car depuis le commencement du monde, aveugle et musicien ont été, pour ainsi dire, synonymes, et il n'était guère besoin qu'on fondât à grands frais ces maisons d'éducation pour les aveugles, s'ils de-

vaient, après comme avant, se voir obligés d'errer encore par les carrefours avec l'aigre clarinette et le chien de rigueur, ou tout au plus de figurer dans quelque café du plus bas étage. Évidemment il y aurait quelque chose de mieux à faire pour leur avenir. Autant en dirai-je des travaux manuels qui, par la manière dont ils sont dirigés, n'offrent plus véritablement aucune ressource aux aveugles et constituent un apprentissage fait entièrement en pure perte. Qui croirait que de cette aptitude singulière qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, permet d'initier ces enfants à presque tous les objets de l'industrie humaine, on ne sait plus tirer de meilleur parti que de les appliquer à faire de la toile qui ne vaut peut-être pas, quand elle est faite, le fil qu'il a fallu pour la tisser? on obtient de plus heureux résultats chez l'étranger du séjour qu'ils font dans les établissements. Ils sortent, à ce qu'il faut croire, plus réellement et plus utilement instruits des instituts de Vienne et d'Édimbourg, tandis qu'à Londres et à Amsterdam le prix de leur travail subvient en grande partie aux frais d'entretien des établissements et les fait vivre quand ils en sont dehors. En France, après avoir passé à l'institution de Paris huit années, pendant lesquelles chacun d'eux coûte au moins au pays une somme annuelle de 1000 fr., si leurs

familles sont pauvres et s'ils n'obtiennent la pension des Quinze-Vingts, ils n'ont la plupart du temps d'autre ressource pour vivre que de s'adresser à la charité publique. Ce sont des mendiants qui savent le latin et la géométrie; c'est-à-dire qu'on a rendu leur condition beaucoup plus triste que si on ne les eût jamais tirés de leur village!

Je ne crois point que cet établissement ait jamais complètement rempli sa destination; mais, je le dis à regret, dans ces derniers temps, il s'en est chaque année éloigné davantage. Que voulez-vous? la restauration avec ses affinités jésuitiques, sa haine du progrès, son amour de la routine; la restauration a passé par-là. La révolution de juillet le sait bien; mais elle est prudente à guérir le mal qui s'est fait avant elle. Puis elle a tant à voir qu'on ne peut pas s'étonner que son regard n'ait pu encore se fixer quelques moments de suite sur une humble maison d'aveugles. Il faudra pourtant bien qu'on s'en occupe; car l'abîme est derrière celui qui va toujours rétrogradant; et ne serait-il pas étrange de voir tomber et cesser d'être dans la capitale de l'Europe un établissement qui renferme tous les germes d'une belle et honorable création, alors précisément que l'Amérique, obéissant à cette leçon d'humanité que nous avons les premiers

donnée, fonde son premier établissement du même genre? Au moment où j'écris ces lignes, en effet, s'ouvre à Boston un institut de jeunes aveugles. Certes, la circonstance serait mal choisie pour abandonner le nôtre, et ce serait là un beau texte pour renouveler ce reproche d'inconséquence et de légèreté si souvent adressé jadis au caractère national.

P. A. DUFAU.



LA ROULETTE.



Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

REGNARD, le Joueur.

Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.

Id. ibid.

La Roulette!... ce mot est ignoble, crapuleux.
Il renferme dans ses huit lettres mille appellations honteuses et effroyables.

Escroqueries! bassesses! sales connaissances!
deshonneur! ruine! disette! désespoir! mort violente!

Et aussi carcan! galères! échafaud!

Bons rentiers de province avec vos habitudes